

qui s'étaient opposés à son élection se hâtaient de quitter Rome. Jean Colonne gagnait la Sicile; Julien de la Rovère, Ostie, dont il était évêque et gouverneur, et qu'il changeait en véritable place de guerre; et Jean de Médicis, Florence (1).

L'Italie était dans l'attente de grands événements : elle croyait à une invasion prochaine des Français, mais elle ne s'effrayait pas (2). Le bruit courait au delà des monts que Charles VIII ne devait traverser l'Italie que pour s'embarquer à Naples, et porter de là la guerre chez les Turcs (3). Ficin lui-même, comme nous le verrons, partageait cette erreur populaire.

En chaire, Savonarole fixait le jour où l'étranger passerait les Alpes, et faisait consigner sa prophétie dans les archives de la république. Dans les vues de la Providence, l'étranger, disait-il, avait une double mission à remplir : le châtement des tyrans, et la réforme de l'Église; et, au nom du ciel, il défendait, sous peine de péché, de s'opposer à la marche du conquérant, cet homme de Dieu, à qui rien ne pouvait résister (4).

(1) Gordon, Vie d'Alexandre VI, t. I, p. 62. — Guicc., St. d'It., l. I.

(2) Gordon, t. I, p. 56. — Paul Jov., l. I.

(3) Ph. de Ségur, Hist. de Ch. VIII, t. I, p. 395.

(4) Il avoit toujours assuré la venue du Roy, disant qu'il estoit envoyé de Dieu pour chastier les tyrans d'Italie, et que rien ne pouvoit résister ni se deffendre contre luy. — Comines, l. VIII, ch. 2, p. 498.

CHAPITRE VII.

CHUTE DES MÉDICIS. 1474-1495.

Les princes italiens favorisent l'expédition de Charles VIII. — Alexandre VI fait de vains efforts pour arrêter le monarque français. — L'armée française se met en marche, arrive à Lyon, à Turin, à Pise. — Pierre de Médicis va traiter avec le roi. — Irritation des esprits à Florence en apprenant la convention signée par Pierre. — Retour de Pierre à Florence. — Insurrection. — Le cardinal essaye en vain d'apaiser le peuple. — Il est obligé de fuir. — Le couvent de Saint-Marc lui ferme ses portes. — Pillage du palais des Médicis. — Entrée de Charles VIII à Florence. — Pierre à Bologne. — Le cardinal à Castello.

C'est un triste spectacle qu'offrent, à la veille de l'invasion française, les princes qui règnent en Italie sous le nom de monarques ou de ducs; au lieu de s'unir contre l'ennemi commun, ils cherchent à le gagner sourdement. Ils avaient à la limite de la Péninsule un magnifique boulevard de rocs, de neige et de glace où ils pouvaient attendre de pied ferme Charles VIII; mais ils préférèrent rester dans leurs palais. Pas un qui mette sa confiance en Dieu ou dans l'épée que Dieu lui donna; c'est la peur, la jalousie ou l'ambition qui les mène. Sforce, le duc de Milan (1), est prêt à reconnaître les droits de Charles VIII sur le royaume de Naples, si le monarque lui laisse l'hermine ducale qu'il a dérobée à son neveu Galéas, et qu'il voudrait emporter dans la tombe. Le roi de Naples redoute l'ascendant de la puissance papale; s'il pouvait, sans trop de honte, acheter le repos au

(1) Persuaso (Carolo) da alcuni principi napolitani e da Lodovico Sforza, duca di Milano. — Historie di Messer Marco Guazzo, ove si contengono la venuta e partita di Carlo Ottavo re di Franza. — In Venetia, 1547, in-8°, p. 5.

prix d'une alliance avec le roi de France, il la signerait demain. Gènes a de vieilles rancunes contre Venise, sa rivale, et, par vengeance, elle prépare dans les palais Spinola et Doria des logements magnifiques pour la suite du roi (1). Le duc de Ferrare, Hercule, par haine pour Alexandre VI (2), s'apprête à saluer la première bannière française qu'il verra flotter en deçà des monts. Laurent et Jean de Médicis, fils de Pierre-François de Médicis et petit-fils de Laurent l'ancien frère de Cosme (3), jaloux de l'autorité de Pierre, leur cousin, ont promis au monarque une forte somme d'argent s'il vient en Italie. La trahison était si manifeste, que Pierre fut obligé de les faire arrêter; ce crime devait être lavé dans le sang: le tribunal condamna les deux frères à tenir les arrêts. Nulle garde pour les surveiller; aussi se sauvèrent-ils en France, où l'un d'eux était maître d'hôtel de Sa Majesté. Quelques cardinaux (4), de la Rovère entre autres; un évêque, Gentile d'Arezzo; un noble florentin, Pierre Soderini (5), garantissaient au monarque, quand il aurait mis le pied en Italie, de prompts secours d'hommes et d'argent. Ainsi, tout poussait à cette funeste expédition le malheureux Charles: son âge, sa vanité, ses courtisans, ses ennemis eux-mêmes; comment résister? On lui faisait lire des signes dans le ciel, et maître Guilloche, de Bordeaux, prophète et poète, écrivait d'avance l'odyssée du prince qui subjugueraient les Italiens, passerait les mers, relèverait le royaume de la Grèce et entrerait en triomphateur à Jérusalem.

Il fera de si grands batailles
Qu'il subjuguera les Itailles;
Ce fait, d'illec il s'en ira

(1) Ph. de Ségur, Hist. de Charles VIII. Paris, in-8°, t. I, p. 278.

(2) Benedetti, Fatto d'arme del Taro.

(3) Roscoë, t. I, p. 163 et 164. — Nardi, Hist. Fior., l. I, p. 10.

(4) Anche fu molto sollicitato dalla venuta d'alcuni cardinali, fra quai era San Pietro in vincula. — Marco Guazzo, l. c.

(5) Ammirato, Istorie Fiorentine, t. III, p. 190.

Et passera de là les mers,
Entrera puis dedans la Grèce,
Où par sa vaillante prouesse
Sera nommé le roi des Grecs,
En Jerusalem entrera
Et mont Olivet montera (1).

Jean Michel avait des visions que Dieu lui envoyait la nuit, et où le roi de France conquerrait le tombeau du Christ, et réformait l'Église et le christianisme (2).

Au delà des monts, Jean-Baptiste Spagnuoli, le rival de Virgile, rappelait dans ses vers la prophétie de Saint-Ange, ce carme qui, au treizième siècle, avait annoncé la délivrance du monde par l'épée d'un monarque français (3).

Un seul homme, dans ces grandes circonstances, sut remplir son devoir (4): ce fut Alexandre VI, qui comprit la pensée de Charles, et tenta, mais vainement, d'empêcher l'invasion de l'Italie. Il faut compter à ce pontife tout ce qu'il a fait de bien. Il essaye d'abord la prière, les représentations, les conseils de l'amitié (5); on ne l'écoute pas. Il

(1) La prophétie du Roy Charles huitiesme de ce nom, ensemble l'exercice d'icelle, par maistre Guilloche de Bourdeaux. Mss. de la B. du Roi, n° 1038-7683 f.

(2) Vision divine, revelée à Jehan Michel, très-humble prophète de la prospérité du très-chrestien roy de France, de la nouvelle reformation du Ciele, et la recuperation de Jerusalem à luy destinée. M. du Roi, n° 8060.

(3) Atque utinam veniat, tua quem dixere futurum
Rex novus ex Francis oraacula, qui fuget istam
Progeniem, peste hæc totum qui liberet orbem.
Fast. Chris., l. v, p. 227.

— Voyez encore Paul Jov., l. 1.

(4) Roscoë pense avec raison qu'Alexandre VI s'opposa à l'invasion française: c'est l'opinion de Comines, de Corio et de tous les historiens que n'aveuglent pas de funestes préventions contre la papauté. L'auteur d'une histoire récente du pape Alexandre VI et de César Borgia, écrite dans un esprit d'hostilité contre la cour de Rome, M. Masse, partage l'opinion de l'écrivain anglais.

(5) Volve insuper animo crebras mutationes italicas, et considera hos potentatos nolle ex se ipsis aliquem supra cæteros ita extolli, ut non æqualem sed superiorem sint habituri. — Mansi, t. III, p. 124.

parle plus haut, et, dans un bref apostolique, il fait valoir les droits du saint-siège au gouvernement temporel du pays; on s'apprête à marcher. Enfin, il a recours à la menace; Charles répond que « dès longtemps il a fait un vœu à Monsieur saint Pierre de Rome, et que nécessairement il fallait qu'il l'accomplît au péril de sa vie (1). »

Avant d'entreprendre ce voyage, « vrai mystère de Dieu, » suivant l'expression d'un historien contemporain (2), Charles VIII demanda des prières à ses sujets. Ces prières, qu'on récitait jusque dans les campagnes, devaient être exaucées; ceux qui les adressaient au ciel croyaient fermement que le prince allait combattre les infidèles. On mettait sous la protection de la Vierge et des anges cette nouvelle croisade, qui, semblable à celle du saint roi Louis, remuait profondément les esprits (3). Le prince se mit en marche; l'armée qu'il commandait était nombreuse: on n'en avait pas encore vu de plus belle. Elle offrait à l'œil un mélange curieux d'armes, de vêtements, d'armures et de bannières. La Suisse avait fourni son contingent: c'étaient des soldats sortis, en partie, des montagnes de l'Uri et de l'Unterwald, qu'on reconnaissait à leurs hallebardes étincelantes au soleil, vieille arme dont ils s'étaient si bien servis à Morat; à leurs jupons collants, de deux couleurs, comme ceux qu'on voit de nos jours aux hallebardiers qui gardent le Vatican. Ils portaient un chapeau relevé sur le front et orné de plumes ondoyantes. La Gascogne avait levé six mille arbalétriers,

(1) Brantôme. — Ph. de Ségur, t. I, p. 346.

(2) Comines, I. VIII, ch. 2.

(3) Eodem anno Carolus octavus jussit suffragia pro eo fieri et felici progressu contra Agarenos, videlicet processiones ter in hebdomadâ, in ecclesiis collegiatis ac conventualibus, et primâ dominicâ mensis vel die voluit esse generales; voluitque in ecclesiis campestribus fieri diebus dominicis, etiam Salve et Veni Creator cantari, cum aliquibus collectis de Sanctâ Virgine, pro rege, de angelis et defunctis. — Cité par M. Foncemagne, Mémoires de l'Académie des inscr. et belles-lettres, t. XVI; éclaircissements historiques sur quelques circonstances du voyage de Charles VIII en Italie.

dont le costume théâtral, les mouvements vifs et précipités, l'allure toute militaire et la figure basanée frappaient qui les voyait pour la première fois d'une sorte d'admiration respectueuse. La noblesse était magnifique à voir; elle était parée de sayons de drap de soie, d'armets empanachés et de chaînes d'or (1). Les chevaux, fournis en partie par les provinces qui avoisinent la capitale, n'avaient pas l'encolure des chevaux napolitains, mais ils marchaient au soleil et à la poussière sans peine ni fatigue; ceux que montaient les chefs se distinguaient à leurs housses dorées, à leurs étriers polis comme de l'acier, au drap de couleur qui leur couvrait à demi le corps. Les guerres contre les Anglais nous avaient enlevé la plus belle fleur de nos soldats. Placés à l'avant-garde, les nobles, il faut leur rendre cette justice, avaient reçu les coups les plus furieux; beaucoup d'entre eux avaient laissé leurs os sur les champs de bataille, ou étaient demeurés estropiés. Dans cette aventureuse expédition, il fallait à Charles des capitaines déterminés; il les avait cherchés, sans distinction de rang, parmi ses plus braves soldats. On trouvait donc, dans son armée, des chefs de milice qui n'avaient d'autres titres que ceux que le sang de nos ennemis avait écrits sur leur hallebarde ou sur leur écusson. Le roi comptait sur leur bravoure presque autant que sur l'effet de ces pièces d'artillerie qu'il traînait à sa suite, « instruments plus diaboliques qu'humains, » comme dit l'historien Guichardin (2). « Partout où se présentait le canon, nous dit le poète, chaque édifice se hâtait de faire la révérence (3):

Dove va in persona,
Ogni edificio gli fa riverenza (4).

(1) Masse, Hist. du pape Alexandre VI. Paris, 1830, in-8°, p. 47 et 69.

(2) Questo piuttosto diabolico che umano istrumento.

(3) Cornazzani. De re mil., l. III, p. 58.

(4) Venturi a démontré que l'invention du canon remontait à une

Partout où la lance de bois de nos soldats s'abaissait, elle faisait un trou, comme le corps de Winkelried à Sempach. »

L'argent seul manqua d'abord au monarque français, qui en emprunta à la première banque venue, à celle des Sauli de Gênes, « mais à gros intérêts pour cent, » remarque notre historien Comines, « et de foire en foire. » Les banquiers italiens ressemblaient à ces Fugger d'Augsbourg, dont s'est si souvent moqué Luther, et qui prêtaient également aux catholiques et aux réformés, moyennant bonne et valable caution.

Lyon avait préparé pour le roi des fêtes magnifiques. Il fut là « parmi les princes et gentilshommes, menant joyeuse vie à faire joustes et tournois chaque jour, et au soir, dancer et baller avec les dames du lieu, qui sont volontiers belles et de bonne grâce (1). »

Ce fut à Lyon que le duc de Savoie offrit à Charles un jeune page, nommé Bayard, « qui sautoit, luttoit, jettoit la barre, et entre autres choses, chevauchoit ung cheval le possible. » Le roi l'accepta, en s'écriant : « Par la foi de mon corps, il est impossible qu'il ne soit homme de bien ! » Puis se retournant vers l'un de ses jeunes favoris : « Cousin de Ligny, ajouta-t-il, je vous baille le page en garde. »

Quelques jours après, le page vint prendre à genoux congé du roi, qui lui dit : « Picquet, mon ami, Dieu veuille continuer en vous ce que j'y ai vu de commencement ; vous serez prudhomme. Vous allez dans un pays où il y a de belles dames ; faictes tant que vous acquerez leur grâce ; et adieu, mon amy (2). »

L'argent reçu, il ne manquait rien à l'armée d'expédition, pas même l'astrologue de convention, qui se nommait Antoine Hamelet, et qui, pour lire dans les astres, ne recevait

époque antérieure de quelques années au temps où écrivait Pétrarque. — Voy. Storia dell' origine e de' primi progressi delle moderne artiglierie. Milano, 1816, in-4.

(1) Mémoires de Bayard.

(2) Mém. de Bayard. — Ph. de Ségur, t. I, p. 277-278.

que cent vingt livres par an, c'est-à-dire six fois moins qu'un apothicaire (1). C'était moins une marche militaire qu'une véritable fête. On laissait à Charles VIII le temps de se reposer de ses fatigues, d'assister aux bals, de danser, de faire sa cour aux dames, de donner audience sous des arcs de triomphe, d'écouter les louanges des poètes, et d'envoyer des fromages à la reine sa femme (2).

A Grenoble, les rues étaient tendues et parées de tapisseries, « et devant, histoires et beaux mystères parfaitement démontrés, désignant l'excellent honneur et louange du roi et de la reine. »

Le roi quitta la France le 1^{er} septembre. Il était attendu à Turin avec impatience. La régente de Savoie avait, pour le recevoir, pris ses plus beaux atours : « Elle estoit habillée d'un fin drap d'or frizé, travaillé à l'antique, bordé de gros saphirs, diamants, rubis et autres pierres fort riches et précieuses. Elle portait sur son chef un gros tas d'affiquets subrunis de fin or, remplis d'escarboucles, de balais et hyacinthes, avec des houppes dorées, gros fanons et bouquets d'orfèvrerie mignardement travaillés. Elle avoit à son col des colliers à grands roquets, garnis de grosses perles orientales, des bracelets de même en ses bras, et autres parures fort rares ; et ainsi richement vestue, elle estoit montée sur une haquenée, laquelle estoit conduite par six laquais de pied, bien accoutrés de fin drap d'or broché. Elle avoit à sa suite une bande de damoiselles ordonnées et équipées de si bonne manière, qu'enfin il n'y avoit rien à redire. » Le même témoin ne manque pas d'ajouter que : « toutes les rues estoient tendues de fin drap d'or et de soie, et d'autres riches parements, et garnies de grands échafauds remplis

(1) État des officiers de la maison du roy Charles VIII, commençant le 1^{er} octobre 1495 et finissant le dernier septembre 1496. — Observations sur l'Histoire de Charles VIII, à la suite de l'Histoire de ce prince par Guillaume de Saligny, p. 704.

(2) André de la Vigne, p. 115. — Comines, p. 292. — Extrait du voyage du roy Charles VIII.

de mystères, tant de la loi de nature que de la loi écrite, gestes poétiques et histoires tant du Vieil que du Nouveau Testament; ce qui estoit ainsi continué depuis l'entrée des faux-bourgs de ladite ville jusques au chasteau, auquel le roy entra pour y loger en très-grand triomphe, au son de la mélodieuse harmonie des trompettes et des clairons.

» Il ne faut pas obmettre que dans ladite ville furent ce jour faits, en quantité d'endroits, plusieurs repeuës franches, où il fut abondamment donné à manger et à boire à tous passants et repassants (1). »

A Gênes, sept magnifiques vaisseaux, armées de grosse artillerie, attendaient l'arrivée de d'Urfé (2) : le duc d'Orléans devait bientôt en prendre le commandement. Le poëte Cariteo, en véritable Tyrtée, prenait sa lyre pour exciter l'Italie à repousser l'étranger; c'est en vain qu'il criait à ses compatriotes :

« Nobles esprits, Italie bien-aimée, quel vertige vous pousse à jeter le sang latin à d'odieuses nations (3)? »

On ne l'écoutait pas, on le laissait chanter; c'était à qui se précipiterait le plus vite dans la servitude : les villes tombaient comme de véritables châteaux de cartes devant quelques compagnies de frondeurs ou d'arbalétriers. On conçoit la terreur qui les saisissait à la vue de ces soldats : « la plupart gens de sac et de corde; méchants garniments échappés de justice, et surtout fort marqués de la fleur de lys sur l'épaule; essorrillés, et qui cachaient cette mutilation de leurs oreilles, à dire vrai, par de longs cheveux hérissés; barbes horribles, tant pour cette raison que pour se rendre effroyables à leurs ennemis; d'ailleurs, habillés à la pen-

(1) Journal de Durey. — Pl. de Ségur, t. I, p. 294-295.

(2) Aug. Giustiniani, Annali di Genova, lib. v, p. 249. — Roscoë, t. I, p. 181.

(3) Qual crudeltà vi muove, o spirti insigni,
O alme Italiane,
A dare il latin sangue a genti invise?

darde, portant chemises longues qui leur duraient plus de trois mois sans changer; montrant poitrine velue, pelue, et à travers leurs chausses bigarrées et déchiquetées, la chair de leurs cuisses (1). »

Notre artillerie valait nos hommes; Paul Jove n'en parle qu'avec effroi :

« Elle était servie par 600 bastardeurs, 300 maîtres pour pierres de fonte, grosses, moyennes et petites, 200 maîtres experts pour accoutrer, 600 maîtres charpentiers, 1,100 maîtres charbonniers pour faire charbon, 200 maîtres pour faire cordes et câbles, 400 charretiers pour conduire 8,000 chevaux (2). »

Le 13 septembre, le roi entra à Gênes (3), le 10 octobre à Plaisance, le 8 novembre à Lucques, le 10 à Pise. Fivizzano, ayant refusé d'ouvrir ses portes, fut attaquée à coups de canon, battue en brèche, prise et saccagée (4); le bruit des traitements indignes que le vainqueur avait fait subir à la garnison ainsi qu'aux habitants jeta l'épouvante dans Florence. Sarzanella, fortifiée par Laurent de Médicis, ne fut point effrayée de la chute de Fivizzano; elle avait pour défenseurs quelques patriotes qui paraissaient décidés à s'ensevelir sous ses ruines; on les somma de se rendre, ils répondirent à coups de canon aux menaces des Français : malheureusement la garnison était trop peu nombreuse pour résister longtemps, elle dut se rendre (5).

Le sort de l'expédition était en ce moment dans les mains de Pierre de Médicis : il fallait au monarque des succès prompts, décisifs, autrement les peuples italiens revenant de leur surprise, et ne voyant plus dans Charles l'homme envoyé de Dieu pour délivrer la terre sainte, l'ange exterminateur prédit par Savonarole, pouvaient songer à l'arrêter

(1) Brantôme.

(2) Gaguin, Comines, De la Vigne.

(3) Giustiniani, loc. cit., l. v, p. 250.

(4) Roscoë, t. I, p. 191.

(5) Id., ib.— Leo, Hist. d'Italie, t. I, p. 455-456.

dans sa marche et à lui demander compte de ses projets. Le sang qui avait coulé à Fivizzano et Rapallo (1) criait déjà bien haut; encore quelques gouttes, et sa voix allait être entendue. A la place de Pierre, Laurent aurait appelé aux armes Florence, les faubourgs et les environs, et, sans attaquer l'armée française, se serait contenté de prendre position sur ses derrières, d'embarrasser sa marche, d'enlever ses convois, de lui dresser des embûches, de l'affamer, de lui faire une guerre de partisan : mais Laurent avait l'affection du peuple, trésor que son héritier dépensait de jour en jour; Pierre, sang ardent comme son père, aimait le plaisir, et ne savait pas le goûter dans l'ombre. Il avait pour ennemis un grand nombre de maris trompés appartenant en général aux riches familles de Florence.

Il avait fait deux fautes qui devaient lui porter malheur : il avait imploré la pitié des juges en faveur de ses deux cousins qu'on avait surpris en flagrant délit de conspiration contre l'État, et il n'avait pas osé faire taire Savonarole. Échappés de leur prison, ses cousins se retirèrent en France, à la cour de Charles VIII (2), épiant du camp ennemi le moment favorable pour renverser celui qui n'avait pas su demander leur sang. Ils comptaient, non pas sur leur épée, qu'ils n'auraient pas eu le courage de dégainer, mais sur la parole d'un moine; le moine en chaire valait des bataillons.

Un moment, Pierre eut la volonté de se défendre; il avait fait réparer les fortifications de Pise, de Sarzanella; il avait restauré celles de Florence, creusé des fossés autour de la ville, relevé quelques murailles tombées de vétusté, garni l'arsenal, acheté des armes. Qui payera ces dépenses? les riches sans doute; mais ou ils refusèrent de contribuer à la défense de la cité, ou ils acquittèrent leurs taxes en se répandant en murmures contre leur maître. La plupart de

(1) Fabroni, p. 19.

(2) Nardi, Hist. Fiorent., t. 1, p. 10.

ces hommes opulents devaient leur fortune aux Médicis : c'étaient des marchands qui, grâce à Laurent, avaient fait d'excellentes affaires avec l'Orient, et qui, retirés du commerce, menaient une vie de plaisir, et refusaient insolemment de soutenir le fils de l'homme qui les avait enrichis. Que leur importait que Florence tombât dans les mains de Charles VIII? Vraisemblablement le monarque aurait besoin d'argent pour continuer son expédition; ils étaient prêts à lui en prêter aux conditions des Sauli de Gènes, c'est-à-dire à cinquante pour cent.

Savonarole, avec sa grande voix, disait au peuple :

« Un homme viendra qui envahira l'Italie en quelques semaines, sans tirer l'épée. Il passera les monts comme autrefois Cyrus : *Hæc dicit Dominus Christo meo Cyro*, et les rochers et les forts tomberont devant lui (1). »

Le peuple, qui voyait la prophétie du dominicain s'accomplir, riait des vains efforts tentés par Pierre pour arrêter le vainqueur. Pierre, dans ces circonstances, se rappela l'une des maximes que Laurent recommandait à ses enfants : d'exécuter sans délai un projet conçu (2). Mais il oubliait un autre précepte paternel : de consulter, avant tout, des hommes de jugement et de prudence (3).

Il résolut d'aller trouver Charles VIII : son frère le cardinal lui recommandait de ne pas quitter Florence, où, pendant son absence, ses ennemis auraient le temps d'ameuter les mauvaises passions. Une détermination comme celle qu'il prenait était pleine de périls : dans tous les cas il devait s'assurer, à son retour, de forces intérieures assez puissantes pour déjouer les projets de ses adversaires; c'est ce

(1) Vita e morte del venerando padre frà Girol. Savonarola, Ferrarese di nascita, d'origine Padovano, scritta da un Piagnone religioso, trascritta dall' originale nell' anno 1709. — Mss. Vat., 3153, Ottoboni.

(2) Statim ab ipso animi decreto maturare ad perficiendum. — Paul Jov., Vit. Leon. X, p. 115. — Florent., 1548.

(3) Cum amicissimis judicii atque prudentiæ opinione præstantibus diffusè consultare. — Paul Jov., p. 115.

qu'il ne fit pas. Il se fiait aux services que sa famille avait rendus à l'État, ignorant que rien ne s'oublie si vite qu'un service; et parce qu'il avait vu tout un peuple accompagnant, les larmes aux yeux, le corps de Laurent à l'église, il croyait que l'ombre du père protégerait le fils : c'était une erreur. Au lieu de passer les heures du soir à relire Virgile, s'il avait feuilleté ces poètes qu'on nomme historiens, il aurait vu que le peuple change souvent de maître pour le plaisir seulement d'en changer, surtout quand le maître est absent.

Avant de se rendre dans le camp du roi, Pierre écrit d'Empoli, le 26 octobre 1494, aux magistrats de la cité, une lettre pleine d'affectueux sentiments. Il conjure les magnifiques seigneurs, au nom des ossements de l'homme qu'ils aiment d'une si vive tendresse, de prier pour son fils qui les aime de toute son âme (1). Il leur recommande son frère et ses pauvres petits enfants, qu'il confie à leur affection, dans le cas où Dieu ne permettrait pas qu'il revoie Florence : c'est son testament de mort qu'il leur lègue, car il est prêt à sacrifier sa vie pour le bonheur de sa cité bien-aimée.

Il semble qu'une lettre où l'on ne sait ce qu'il faut admirer le plus, du père, du prince ou du citoyen, devait protéger la destinée de Pierre.

La lettre écrite, il quitte Empoli, traverse Pise et se présente, avec Paul des Ursins (2), à l'avant-poste de l'armée française. De Piènc et Briçonnet, deux officiers français, furent chargés, au nom du roi, de traiter avec le suppliant.

Pierre tenait de sa race; il ne manquait ni de courage ni d'habileté : malheureusement il était sous l'influence de

(1) *Intanto prego le M. V. per la fede et affetione che dovete alle ossa del vostro Lorenzo, mio padre, et lo amore che havete conservato verso di me non manco figliuolo vostro che suo in riverenza et affetione, siate contenti fare pregare Dio per me.* — Fabroni, p. 262.

(2) Fabroni, p. 19.

funestes préoccupations. Il savait que la résistance de la garnison de Sarzanella avait irrité Charles VIII, qui pouvait faire expier cruellement le sang français versé devant cette place, en pillant Florence, ou en confisquant les marchandises que cette ville avait en dépôt à Lyon et dans d'autres cités du royaume (1). Une chose certaine, c'est que les marchands de laine florentins, nobles ou roturiers, craignaient pour leurs ballots, et qu'ils n'étaient pas disposés à résister aux armes du monarque. La lutte eût été trop inégale, quand Sienne, Lucques et Pise étaient décidées à ouvrir leurs portes à la première sommation. Il faut bien croire aussi qu'en traitant avec le roi de France, Pierre comptait sur la protection de nos armes, si ses ennemis intérieurs voulaient le déposséder de sa magistrature.

C'est sous l'empire de ce double sentiment de terreur et d'espérance que Pierre entra en pourparler avec les officiers du prince. « Ceux qui traicèrent avec le duc m'ont compté, » dit Comines, « en se raillant et se moquant de luy, qu'ils estoient ébahis comme il leur accorda si grande chose à quoi ils ne s'attendoient pas (2). » Il est permis de penser que des négociateurs aussi rusés s'étaient bien aperçus du rôle que jouait forcément le Florentin. Ils se montrèrent exigeants, parce qu'ils savaient qu'il ne pouvait rien leur refuser. Ils demandaient qu'on leur livrât Sarzanella, Pietra-Santa, Livourne, Pise : Pierre consentit à toutes les conditions qu'on voulut lui imposer (3).

Quand on apprit dans Florence le traité signé par Médicis, ce fut un cri de réprobation universelle. Les marchands de la rue des Calzajoli paraissaient émus jusqu'aux larmes, mais pas un d'eux ne parlait de déchirer la convention : il était aisé de voir qu'ils étaient indignés qu'un

(1) E oltre ciò che 'l più delle loro mercantie erano a Lione ed in altri luoghi di Francia. — Marco Guazzo, p. 36.

(2) Mémoires, I. VIII, ch. 7.

(3) Marco Guazzo, loc. cit., p. 37. — Nardi, Hist. Fior., I. I.

acte semblable eût été signé sans que le chef de l'État les eût consultés; ils étaient irrités qu'on eût méconnu leur souveraineté, et ils avaient raison. Sur-le-champ, la seigneurie dépêcha cinq citoyens au camp royal, Savonarole entre autres, avec ordre de tâcher d'obtenir que le prince modérât la rigueur des conditions imposées à la république.

Le moine de Saint-Marc avait une autre mission à remplir : c'était d'implorer pour sa chère Florence la pitié du vainqueur.

On l'introduisit, avec les deux frères qu'il avait voulus pour compagnons de route, dans l'appartement du monarque : Jérôme n'eut pas peur; il croyait qu'il n'y avait au monde qu'un monarque, le Dieu du ciel.

« Venez, dit-il à Charles, venez avec confiance, venez joyeux, car vous êtes l'envoyé de celui qui triompha, pour le salut de l'humanité, sur l'arbre de la croix. Écoutez-moi, prince : de par la très-sainte Trinité, Dieu le père, Dieu le Fils, Dieu le Saint-Esprit, et de par toute la cour céleste, je vous somme de faire miséricorde, à l'exemple de notre divin maître, à cette Florence où, malgré de nombreux péchés, Dieu conserve des cœurs fidèles. Le serviteur de Dieu qui vous parle vous exhorte à défendre les veuves, les orphelins, les pauvres, et surtout la pudeur des épouses du Christ. Rappelez-vous votre Sauveur, qui, sur le gibet, pardonne à ses bourreaux; et Dieu étendra votre royaume, ô roi, et il vous donnera la victoire (1). »

C'était la seconde fois que Charles VIII entendait le langage de la franchise.

A Paris, au moment de se mettre en route, les Parisiens, inquiets, lui disaient : « Contemplez, sire, au besoing que votre république a de vous; advisez votre aage et peu de santé. Pensez que fortune peult aussi bien estre contraire

(1) Carle, Hist. de Savonarole, 1842, in-8°, p. 152. — Hort. Allard, Hist. de la république de Florence, in-12, 1843, p. 356-357. — Le discours est entier dans Bossi, t. XII, p. 282.

qu'elle fut au roy Alphonse en la guerre contre les Genevois et duc de Milan. »

Le roi avait répondu brièvement aux Parisiens :

« Ny la charité du pays ni la devotion de service vers vostre roy, vous émeut à causer cette harangue devant moy, qui ne demande ou pretend demander aucun conseil de vous en cette affaire (1). »

A Poggibonzi, sa réponse fut plus courte encore : il tourna le dos à Savonarole (2), soit qu'il ne le comprit pas, soit plutôt que le « gentil enfant, bénin de sa nature, » comme dit Comines, n'eût pas la moindre envie de faire du mal à Florence.

A peine la députation avait quitté la ville pour se rendre au camp du roi, que des groupes se formaient sur les places publiques et devant les églises. Le nom de Pierre était dans toutes les bouches. Les fratri accusaient de libertinage, et citaient le nom des femmes qu'il avait déshonorées; les marchands se lamentaient sur le sort de tous ces beaux produits de l'Orient, compromis par son imprudence; les nobles montraient les vingt-quatre gardes dont il se faisait sans cesse accompagner, cortège inutile qui trahissait de coupables défiances contre les Florentins, et qu'on avait donnés à son père, après la conspiration des Pazzi, pour le préserver du poignard des assassins, mais que le fils aurait dû dissoudre, quand rien ne menaçait son existence; les pauvres lui reprochaient ses vêtements fait d'étoffes de soie, et sa négligence à paraître aux assemblées ordinaires. Ailleurs, un concilia-bule se tenait, formé d'hommes importants, où François Valori, démocrate fougueux, proposait la déchéance de Pierre, motivée sur son incapacité notoire, et sur les périls que courait la liberté de Florence, abandonnée à des mains inhabiles (3). Il parlait de débauches secrètes, de raptis noc-

(1) Histoire de la conquête de Naples par Charles VIII, extraite de la Mer des histoires, et publiée par M. Gonon. Lyon, in-8°, 1842, p. 184.

(2) Ph. de Ségur, Hist. de Charles VIII, t. I.

(3) Fabroni, Vita Leonis X, p. 20.